

Comprendre et agir face au phénomène sectaire avec la MIVILUDES

La semaine dernière nous parlions et réfléchissions autour des abus du quotidien. Ces abus qui avancent minent de rien et viennent miner, entamer des vies, leurs intégrités, leurs confiances en elles. Aujourd'hui nous sommes réunis pour mieux comprendre les dérives sectaires et pouvoir agir. Celles qui nous concernent dans nos communautés d'Église. Celles aussi dont peuvent être victimes les gens que nous rencontrons, spécialement dans nos hôtelleries ou maisons d'accueil. Peut-être encore dans nos lieux de formations.

Le latin *secta*, chez Cicéron par exemple, désigne une voie dans laquelle on s'engage (de *sequi*, « suivre »), une manière d'agir ou un système particulier de conduite. Parfois, on invoque une autre étymologie : « secte » viendrait de *secare* (couper) et désignerait alors un petit groupe qui se retranche d'un ensemble plus vaste et qui y provoque une sorte de déchirure.

« Suivre un maître qui se met au centre », et « couper » : voilà qui peut nous inspirer ; dans nos propres communautés déjà.

Que touchent ces dérives en nous ? d'abord la liberté de conscience, une forme de déstabilisation mentale, de rupture avec l'environnement social et familial. Et parfois bien sûr des exigences financières exorbitantes, des atteintes à l'intégrité physique...

Pourquoi sommes-nous sensibles à ce discours ? Par ce que la dérive sectaire sait nous prendre avec chaleur, attention. Parce qu'elle met souvent un primat à l'affectivité, à l'émotivité, au détriment de la raison et de la raison plurielle, discutante.

Aussi par ce que nous désirons chercher un absolu et ces discours nous le proposent, à bon marché de surcroît.

Une autre porte encore : nous portons nombre de questions fondamentales sur le sens de l'existence, sa direction, sa signification. Sur la vie et la mort, la souffrance, l'amour, etc. Dans les communautés à dérives sectaires on propose des réponses. Notre tradition biblique nous apprend que toutes les questions sont justes. Mais généralement les réponses sont fausses. Mais il est bien difficile pour chacun de vivre avec les questions. Aussi sommes-nous tentés par ces réponses de plus totalisantes et définitives.

Je vous invite à relire notre ami Job

Nous pourrions dire de même de rapport au réel. Y faire face demande de l'engagement, de la responsabilité, la capacité à assumer l'incertitude. Alors si quelqu'un vient nous dire : « il suffit que », il peut trouver en nous un écho.

User de son jugement critique, consentir au détour des connaissances suppose que nous admettions la relativité de nos décisions, de nos options. Or un système totalisant, ayant réponse à tout et sur tout, trouve l'oreille de personnalités fragilisées à un moment de leur vie.

Et que dire de la Parole de Dieu ? les Écritures sont mises au service d'un Dieu de l'absolu, de la toute-puissance, jaloux. Le texte biblique, dans son ampleur, sa diversité, sa complexité, n'est nullement honoré. Sa manipulation sert alors le processus d'emprise, presque d'envoûtement, qui entraîne une idolâtrie du chef, une dépersonnalisation, un autoritarisme et une coupure avec le monde : on prétend que l'« extérieur » ne pourrait pas comprendre, que ses règles ne vaudraient pas pour la communauté...

Rappelons-nous le film terriblement juste *de Sarah Suco* de Les Éblouis.

Bref, lorsque l'abus spirituel d'un fondateur, supérieur, formateur, devient structurel et collectif au sein d'une communauté, nous sommes dans la dérive sectaire. Mais toute la difficulté tient au glissement apparemment invisible et indolore, qui fait qu'en suivant un maître (fondateur, personnalité charismatique, laïc ou ecclésiastique), toute une communauté s'est progressivement éloignée du réel et des Évangiles tout en cultivant une façade chrétienne, faisant de nombreuses victimes, souvent marquées à vie. « Les bourreaux citent les mots du Christ, mais agissent avec le cœur de Judas », écrit sr Chantal Marie Sorlin, grande connaisseuse de ses mécanismes.

Permettez-moi de conclure avec ces deux paroles.

Celle-ci de Patrick Goujon à propos de l'obéissance ignatienne et de la fameuse formule « *perinde ac cadaver* ». « Rien ne peut être exigé au nom de l'obéissance qui serait un péché. Ce qui pointe ici, c'est que le jugement de celui (ou celle) qui obéit n'est en rien aboli, bien au contraire. Il doit, et ce même dans le cas où il doit se conformer en tout au jugement de son supérieur, toujours être capable d'exercer son sens de la responsabilité, la conscience de la moralité d'un acte. »

Celle de Dom Dysmas de Lassus, qui nous propose une prière à méditer durant cette journée et tous les jours : « Donne-nous le courage de ne jamais accepter l'inacceptable. »

Sr Véronique Margron op.

Présidente de la CORREF